

## Deux enfants

Le souffle léger du vent lui caressa le visage lorsqu'il franchit le seuil de la maison, encore engourdi par le sommeil. Il se frotta les yeux, bâilla et sourit au soleil printanier qui égayait la campagne environnante. Un merle chantait non loin, accompagné par l'ahanement bien moins mélodieux d'un robuste paysan qui puisait l'eau avec énergie. Il en remplissait deux grands seaux qu'il destinait à abreuver les vaches meuglant dans l'étable.

L'enfant courut à lui et voulut s'emparer de l'un des récipients avec plus de bonne volonté que de réussite : incapable de soulever le seau, il trébucha et faillit choir, ne devant son salut qu'à la poigne puissante du paysan qui le remit sur pied d'un geste.

— Rentre donc manger ! Tu vas tout renverser !

Le ton sec était adouci par la caresse de la main calleuse sur les cheveux bruns ébouriffés.

— Ta mère t'attend. Tu vas encore être en retard et faire enrager l'abbé.

— Je préférerais rester ici et t'aider. Je n'aime pas ces leçons ! Elles sont inutiles ! J'en apprends davantage ici avec toi et Justin.

— Et moi je veux que mon fils sache lire et écrire. Allez, file avant que je ne me fâche !

Le gamin partit en riant sous les yeux attendris de son père, fier de ce petit homme joyeux et intrépide qui aimait déjà

le travail de la terre et les bêtes. Tout comme Justin, l'aîné, Pierrick deviendrait un solide laboureur et serait heureux de l'être. Il espérait bien leur léguer une exploitation florissante. Il travaillait dur chaque jour pour cela, pour eux et pour sa femme, fier de son labeur, fier de ne rien devoir qu'à lui-même. La vie n'était certes pas facile et ne le serait pas davantage pour les deux garçons mais il voulait les armer au mieux contre les aléas du destin. Et si cette protection passait par les leçons dispensées par l'abbé Lucien, au diable les velléités buissonnières de Pierrick !

L'enfant sortit quelques minutes plus tard, un croûton de pain à la main, une petite besace contenant son déjeuner sur l'épaule. Il fit signe à son père et s'élança pour gagner le chemin de terre qui serpentait à quelques pas de là. À l'angle de la maison, il heurta Justin, les bras chargés d'outils.

— Fais donc attention, tu vas me faire tomber !

— P'pa m'a dit de me dépêcher, répondit Pierrick malicieusement.

— Garnement ! Tu vas voir tes oreilles ce soir !

L'éclat de rire se perdit dans l'air clair du matin. Le Gonec avait suivi la rencontre en souriant : la scène se répétait presque chaque jour et il savait que Justin ne s'en prendrait jamais à son frère, les deux gamins s'adorant littéralement. Ils s'amusaient à se chamailler, la plus grave querelle ne durant que quelques heures malgré leurs caractères diamétralement opposés. Justin, l'aîné, était un jeune garçon de quatorze ans, sérieux, presque grave, pondéré et réfléchi. Il parlait peu, se révélant souvent timide et embarrassé. Pierrick avait trois ans de moins. Joyeux, intrépide, volontiers moqueur, il était plus vif que son frère, plus instinctif aussi, sans doute un peu plus intelligent. Justin ne se formalisait pas de cette supériorité évidente de son cadet, il l'acceptait simplement, conscient qu'il ne servirait à rien de rivaliser et l'encourageait à suivre les leçons de l'abbé que lui-même avait eu tant de mal à assimiler, ces exercices de lecture où Pierrick excellait... quand il voulait bien s'en donner la

peine. Comme son père, l'aîné devinait que l'instruction était une arme redoutable contre la misère.

Pourtant, si différents qu'ils fussent moralement, les deux frères se rejoignaient sur un point : l'amour profond qui les liait à leurs parents et à cette terre brune qui les avait vus naître, au cœur de la Bretagne et de ses légendes. Pour rien au monde, ils ne se seraient éloignés de leur région, ils en connaissaient les moindres recoins, les ruisseaux, les fossés, et n'aimaient rien tant que les veillées, fugaces instants de bonheur, où leur mère racontait les légendes, frissonnant de peur à l'évocation de l'Ankou, rêvant des fées merveilleuses qui se cachaient au fond des lacs.

Heureux tout simplement. Aucun d'entre eux ne pouvait imaginer ce qui troublerait un jour cette vie paisible et simple...

Pour l'heure, Pierrick cheminait vers le village, soupirant de temps à autre et donnant des coups de pied rageurs aux pierres qu'il rencontrait. Une façon comme une autre de manifester son mécontentement. Pourtant, un sourire éclaira soudain son visage renfrogné. D'une ferme voisine, un enfant venait de sortir en courant et gagnait le sentier. Visiblement, il n'était pas en avance non plus et n'avait pas même aperçu l'arrivant. Pierrick observa les alentours, avisa une haie d'aubépines et hochait la tête. Il sifflota un petit air joyeux et se jeta à l'abri des fleurs, prenant garde de ne pas s'accrocher aux épines. Caché, il observa la réaction du nouveau venu. Celui-ci s'était arrêté et contemplait le chemin, sourcils froncés et mine dubitative. Silencieusement, courbé en deux, la tête basse, toujours à l'abri de la haie, Pierrick avança de manière à le précéder et siffla de nouveau. Jetant un œil à travers les branches, il fut stupéfait de voir le sentier désert. Puis il entendit, comme un écho, le même air sifflé derrière lui. Se retournant, il vit l'autre garçon, assis dans l'herbe et le sourire aux lèvres. Il désigna, du doigt, l'autre extrémité de la haie.

— J'ai contourné par là, pendant que tu rampais. Je savais que c'était toi.

— Bravo, Yvon, tu as réussi à me piéger !

— Je connais tous tes tours ! Mais, maintenant, il va falloir courir ! Nous sommes encore en retard. L'abbé va être furieux !

La grimace renfrognée reparut sur le visage de Pierrick. Pourquoi insistaient-ils tous pour qu'il aille en classe ce matin ? Le temps était parfait pour courir la campagne et il n'avait aucune envie de passer sa journée assis sur un banc de bois inconfortable. Ce matin, plus que jamais, il avait envie d'oublier l'école. Il sourit néanmoins, sa décision prise.

— En tout cas, il ne me dira rien aujourd'hui.

— Comment le sais-tu ?

— Parce qu'il ne peut rien dire à quelqu'un qu'il ne voit pas. Fais ce que tu veux, moi, je n'y vais pas !

— Ton père sera furieux.

— Tant pis ! J'ai mieux à faire ! Tu viens ?

Il s'élança à travers champs vers un petit bois tout proche. Yvon hésita un instant puis lui emboîta le pas, fasciné par le caractère ombrageux de son camarade. Il savait bien que rien ne lui ferait renoncer à son projet et, tout compte fait, l'idée d'aller seul au village n'était guère tentante.

— Alors, ne me dis pas que tu n'es pas mieux ici !

— Pour sûr ! Mais je m'inquiète quand même de la réaction de nos pères ce soir ! Ils seront furieux. Ils tiennent à ces leçons !

— Bah ! De toute façon, avec l'été qui approche, ils auront besoin de nous et nous n'y retournerons plus. Alors, un jour de plus ou de moins !

— Quand même...

— Arrête de geindre ! À quoi bon ? Moi, je ne regrette rien.

Et Pierrick plongea dans l'eau fraîche de la rivière qui coulait à leurs pieds. Ils avaient choisi ce refuge pour y passer le reste de la journée après avoir couru une partie de la matinée dans les bois, recherchant les premières fraises sauvages dont ils s'étaient régalés. Puis, sans se concerter, ils avaient dirigé leurs pas vers ce lieu de prédilection, témoin habituel de leurs escapades. L'endroit était un véritable coin de paradis, juste à l'orée du bois. Une pente douce, couverte d'une herbe épaisse

et accueillante, descendait à la rivière qui coulait entre les ajoncs, s'élargissant assez pour former une jolie mare propice à la baignade. Un petit pont de pierre surplombait l'ensemble à quelques pas, enjambant le cours d'eau avec élégance. Le chemin étant peu fréquenté, les deux enfants étaient à peu près certains de ne pas être dérangés. D'ailleurs, l'auraient-ils été que la forêt leur offrait un refuge tout choisi.

Ils étaient nus tous les deux, s'étant longuement baignés avant de déjeuner. L'eau était froide mais ils aimaient l'un et l'autre cette sensation qui les prenait dès qu'ils entraient dans l'onde, l'eau glissant autour de leurs corps souples de petits paysans sans entrave et sans pudeur. Pierrick nagea jusqu'à sentir le froid l'engourdir puis regagna la rive où Yvon, armé d'un couteau, taillait un morceau de bois. De ses mains habiles naissait peu à peu un petit bateau, effilé mais disgracieux. Le jeune Le Gonec ironisa :

— Il manque les voiles.

— De toute façon, il est raté !

D'un geste rageur, Yvon jeta l'embarcation à l'eau. Elle tournoya quelques secondes avant de se redresser et de s'élancer fièrement à l'assaut de la rivière. Un long moment, les enfants la regardèrent s'éloigner dans le courant. Lorsqu'elle fut invisible, ils contemplaient encore le paysage, le dos tourné au pont. La forêt s'étendait devant eux, la rivière la longea et s'en éloignait quelques toises plus loin, formant un coude, pour disparaître à l'horizon. Pierrick savait à quoi songeait son ami.

— Un jour je serai marin !

— C'est impossible. Ton père voudra que tu reprennes sa ferme.

— Je sais mais...

Yvon ne poursuivit pas. Ce rêve de prendre la mer, il l'avait en lui depuis que son père l'avait emmené, deux ans auparavant, à Saint-Malo où il avait un frère. L'enfant avait découvert les flots insaisissables, la mer jusqu'alors inconnue, cet univers fascinant des marins racontant leurs traversées. Depuis, il en rêvait et n'aspirait qu'à partir, qu'à voyager.

— Si seulement, j'avais un frère, moi aussi...

— Qui sait ? Peut-être que ton rêve se réalisera. On ne connaît pas l'avenir...

Ils se rhabillaient tranquillement lorsque le bruit d'une voiture attira leur attention. Pierrick fronça les sourcils, il n'aimait pas être dérangé dans ces instants de rêverie. Pourtant, poussé par la curiosité et suivi de son ami, il gagna la route pour voir passer l'équipage.

— Sans doute le comte de Sermaignes, murmura Yvon.

— Hum, fut la seule réponse de Pierrick dont le visage reflétait la concentration.

— C'est bizarre, d'habitude il se déplace à cheval.

Le carrosse les dépassa à allure réduite pour emprunter le pont. Ils aperçurent, penchée à la fenêtre, une fillette de leur âge qui souriait en observant le paysage. En les voyant, elle prit un air surpris et se tourna vers l'intérieur de la voiture qui s'immobilisa. La fillette, sans attendre que le cocher lui ouvre la porte, sauta à terre en s'extasiant sur la beauté du paysage.

— Mon enfant, grommela l'homme qui la suivait, je comprends que cet endroit vous plaise mais nous aurions pu revenir demain. La route a été longue depuis Rennes !

— Je sais, Père, mais c'était si beau ! Imaginez comme cela doit être à la tombée du jour. Je suis sûre que le soleil se couche dans la rivière.

— Pour ça non ! Là, c'est le nord !

Le comte de Sermaignes tressaillit à cette interruption inopinée. Contrairement à sa fille, il n'avait pas encore vu les deux enfants. Yvon, rougissant, dévisageait Pierrick avec terreur. Comment son ami avait-il l'audace de s'adresser ainsi à la fille du comte ? L'homme sourit néanmoins, sans paraître choqué. Sa noblesse ne l'empêchait pas d'être indulgent et il appréciait cette franchise, proche de la témérité. Il était veuf depuis dix ans, n'avait jamais envisagé de se remarier et n'avait qu'une seule enfant qu'il adorait d'autant plus qu'il avait été père très tard, à plus de quarante ans. Pour le reste,

c'était un homme généreux, attentif et bienveillant. Il passait la plupart de son temps à battre la campagne, rendant visite à ses paysans, s'enquérant de leur santé et de leur famille, si bien qu'il les connaissait à peu près tous. Pour les villageois, il était un saint ; pour la noblesse, un excentrique. Sa fille, elle, passait l'année dans une institution religieuse où des nonnes s'efforçaient de gommer toutes les mauvaises habitudes qu'elle prenait l'été auprès de ce père hors du commun.

— Ce jeune homme a raison, ma fille.

— Tant pis, c'est joli quand même !

— Dites-moi, les garçons, fit-il, faussement sévère, ne devriez-vous pas être avec l'abbé Lucien en ce moment ?

— Nous voulions voir le paysage, nous aussi...

Cette fois, Yvon était écarlate et aurait voulu disparaître sous terre. Pierrick braqua ses yeux dans ceux de la fillette qui éclatait d'un joli rire cristallin, à l'unisson de son père. Il sembla au petit paysan que ce rire était le plus beau son qu'il eût jamais entendu. Et que ses yeux noirs et ses cheveux bruns étaient les plus belles choses qu'il eût vues de sa vie. Elle-même les regarda un instant, les comparant rapidement : Yvon, plus petit, les cheveux d'un blond doré, les yeux bleu foncé, lui paraissait sympathique ; Pierrick, élancé, plus fin, avait des cheveux bruns et épais et des yeux d'un bleu plus clair, presque gris, et lui sembla nettement plus intéressant avec son air intrépide et sûr de lui. Enfin, le comte de Sermaignes donna le signal du départ.

— Venez Éléonore, il est temps de rentrer.

Elle suivit son père, non sans jeter un regard à Pierrick et lui adresser un petit signe de la main. Il ne réagit pas, se contentant de la laisser partir, subjugué.

— Éléonore, murmura-t-il... Éléonore...

Yvon interrompit sa rêverie :

— Si tu veux mon avis, pour nous aussi, il est temps de partir ! On va avoir des ennuis en rentrant.

Pierrick s'en moquait : il était amoureux. Du même ton

qu'avait pris Yvon pour dire qu'il serait marin, il lança, comme un défi au monde :

— Un jour, j'épouserai Éléonore !

Et ce soir-là, tandis que son père le sermonnait vertement pour son escapade et lui assénait une gifle retentissante pour lui passer l'envie de recommencer, sous les regards désolés de sa mère et de Justin, le garçonnet ne pouvait oublier l'image merveilleuse qui était entrée à jamais dans son cœur.

*Un an plus tard.*

Assis au pied d'un gros chêne, au sommet d'un tertre dominant la campagne, silencieux, les deux enfants osaient à peine se regarder. Pierrick avait le visage fermé, dur. Ses yeux bleus prenaient la couleur d'un ciel d'orage. À ses côtés, Yvon avait le visage noyé de larmes. Recroquevillé, il serrait ses genoux entre ses bras. Son père était mort la semaine précédente, emporté par une pneumonie, mais ce n'était pas la seule raison de ses pleurs : sa mère avait décidé qu'elle ne pouvait garder la ferme et ils devaient partir dès le lendemain pour Saint-Malo, chez cet oncle que son père lui avait présenté trois ans auparavant. C'étaient leurs derniers instants ensemble. Le gamin renifla bruyamment et essuya ses joues avec la manche rugueuse de sa chemise.

— Tu crois qu'on va se revoir ?

Pierrick haussa les épaules sans répondre. Comment savoir ? Il n'aurait sans doute aucune raison d'aller là-bas, pas plus qu'Yvon n'en aurait de revenir. Mais le destin était si capricieux... Son ami, apparemment désigné pour devenir paysan et reprendre la ferme de son père, partait pour une ville côtière. Lui qui avait rêvé de prendre la mer... Tout semblait possible...

— Au moins là-bas, tu pourras devenir marin.

— Oui mais quand même, tu crois qu'on se reverra ?

C'était sa seule pensée. Perdu, il se raccrochait à la présence de son ami comme à une bouée de sauvetage. Le chagrin de



Pierrick, pour n'en être pas moins grand, s'exprimait différemment. Il détestait manifester sa tristesse mais il savait que, le lendemain, sa vie serait bouleversée. Il allait perdre bien plus que son camarade de jeux : son meilleur ami et aussi une part de son enfance. Il croisa le regard d'Yvon, y lut une prière muette et comprit que, cette fois encore, c'était à lui d'assumer la situation, de rassurer son compagnon par cette influence qu'il avait toujours eue sur lui. Il désigna du doigt le toit pointu du château de Sermaignes qui coupait l'horizon :

— Tu vois, là-bas, il y a Éléonore. Tu connais mon rêve le plus cher ?

— Oui, tu as dit que tu voulais te marier avec elle mais...

— Eh bien, moi je suis sûr que nous nous reverrons et que ce jour-là, nous aurons réalisé nos rêves. Toi, tu seras marin et moi...

Il s'interrompit. Il croyait sincèrement à ce qu'il disait mais il réalisait soudain qu'il reportait à une date fort lointaine le jour de ses retrouvailles avec Yvon. Il se mordit les lèvres, soupira et se leva. Il fit quelques pas sans quitter des yeux le château, évitant de regarder son ami. Enfin, il se tourna vers lui avec sur le visage un sourire que niait l'éclat de ses yeux :

— En attendant, jurons d'être toujours amis. D'accord ?

— Oui, amis ! Pour toujours !

Ils étaient debout, face à face, graves, et se serrèrent la main avec ferveur. Comme des hommes. Serment d'enfant ou promesse d'adulte, ils se fixèrent un instant, scellant leur pacte d'un regard où brillait maintenant l'assurance de se retrouver.

Justin les rejoignit un instant plus tard. Pour une fois, il ne portait aucun outil. Il posa une main ferme sur l'épaule de son cadet, comme s'il souhaitait le retenir, et s'adressa à l'orphelin :

— Ta mère t'attend, Yvon. Tout est prêt pour votre départ.

— Bien. Alors, j'y vais, au revoir.

Sa voix était rauque, basse. Il s'éloigna, fixant ses sabots de bois. Pierrick se dégagea de l'étreinte de son frère :

— Yvon, n'oublie pas notre signe de ralliement !

Et il siffla une fois de plus ce petit air joyeux qu'ils connaissaient si bien tous les deux. Sans se retourner, le garçon répondit de la même façon, redressant la tête. Un sourire éclairait maintenant son visage tandis que les yeux de Pierrick laissaient enfin échapper les larmes qu'il avait jusque-là retenues. Justin l'avait rejoint et posait de nouveau sa main sur son épaule. Cette fois, son cadet ne chercha pas à échapper à cet étai : c'était si bon, si réconfortant, cette présence fraternelle...